

## AVANT-PROPOS

*« Le singulier est, en matière éducative, la catégorie décisive ».*

Charles Gardou

Dans un précédent travail<sup>1</sup>, nous écrivions : il est des « intégrations-cauchemars » quand l'enfant est sacrifié au mythe, et des « ségrégations-rêves » quand la décision d'orientation répond de façon cohérente aux besoins de l'enfant ; nous voulions ainsi marquer fortement une position, sinon a-idéologique puisque notre propos ne peut échapper totalement aux problématiques idéologiques, du moins centrée délibérément sur l'enfant singulier qui attend de nous une attention spécifique et pertinente, supérieure à toute autre considération.

Dans notre introduction, nous aurons pour ambition de montrer pourquoi, et comment, deux praticiens-chercheurs ont eu l'audace, voire l'imprudence d'approfondir la question de l'intégration scolaire dans son histoire, sa réalité contemporaine, son potentiel supposé pour demain. Si la rigueur intellectuelle, une certaine technicité, des méthodologies appropriées, ont été convoquées à cet effet, nous espérons cependant que l'on pourra aussi y trouver, ligne après ligne, l'engagement éthique et les éprouvés qui les ont accompagnés jour après jour...

Pourtant, arrivés au terme de cette étape dans notre lent cheminement, nous prenons conscience qu'il risque d'y manquer ceci : au-delà de l'intérêt intellectuel et de la passion pour tout ce qui touche à l'enfance, d'autant plus qu'elle est meurtrie, qu'est-ce qui fait que nous avons rencontré ce sujet là, et qu'est-ce qui fait que nous l'avons abordé de cette manière ? A y regarder de plus près, nos vies professionnelles ne peuvent-elles être lues comme des rencontres marquantes, parfois éprouvantes, avec des jeunes personnes qui, dans leur difficulté à être, ont opéré comme des miroirs, réfléchissant en plus de la leur, nos histoires personnelles ?

Et, mais là ne bifurquons-nous pas à nouveau vers la rationalité, notre démarche n'est-elle pas clairement identifiable comme une position particulière : position de chercheurs qui partent du singulier de l'être pour y revenir, après un détour qui rend ce singulier intelligible ? Car, comme l'écrit Charles Gardou<sup>2</sup>, « il ne s'agit pas d'expliquer, mais de comprendre », comprendre, car, en effet, « saisir le sens des réactions ou comportements

---

<sup>1</sup> Bonjour (P), Lapeyre (M), Handicaps et vie scolaire, l'intégration différenciée, Lyon, Chronique sociale, 1994.

<sup>2</sup> Gardou (Ch), Parents d'enfant handicapé, Toulouse, Erès, 1996, p.179.

*d'autrui ne relève pas de la pure logique, compte-tenu de l'importance des facteurs affectifs et de la complexité de la réalité humaine ».*

Ce travail...pour apprendre, comprendre et rectifier, affirmions-nous également dans notre ouvrage. Pour apprendre sur nous-mêmes, comprendre ce qui, à notre insu le plus souvent, a contribué à faire ce que nous sommes, c'est ce que nous voudrions ajouter aujourd'hui. En faisant préalablement participer le lecteur à quelques unes de ces rencontres qui ont fécondé nos vies professionnelles et, plus encore, vivifié notre rapport aux autres, à la vie tout simplement, nous voudrions ainsi en remercier les acteurs. Pour l'une, il s'agit de Viken, et de Jean, pour l'autre d'Alain et de Marine. En effet, malgré l'évidence du propos, il convient d'identifier ce qui nous rassemble dans ce travail -le sujet, la recherche- tout autant que ce qui nous différencie -ce qui l'a rendue possible-. Car, si notre recherche est le fruit d'un long travail en commun, le singulier n'est-il pas également pour nous « une catégorie décisive »?

### **Alain, ou le scandale de « la boule à zéro ».**

- « M'sieur, c'est vous le nouveau directeur ? ».

*Alain me fixe quelques secondes, droit dans les yeux, du haut de ses 14 ans, inquiet, haletant, un peu pâle. Il virevolte autour de moi, se tord les mains, suspendu à ma réponse. Sa stratégie semble sur le point de réussir : approcher le groupe de « messieurs-dames » qui déambule gravement dans la cour du château, tenter d'aborder le nouveau directeur dès qu'il sera un peu à l'écart et poser sa question. LA question ! Et le moment décisif est arrivé : m'éloignant de quelques pas du « directeur du château » en partance et du directeur général de l'Association, j'échange un court instant avec ma femme à propos de ce poste de direction qui se libère à la rentrée prochaine...*

- « M'sieur, c'est vous le nouveau directeur ?

- Peut-être, je viens voir...

- Quand ce sera vous, vous nous ferez aussi couper les cheveux ? »

*Alain passe du blême à l'écarlate et disparaît sans attendre la réponse, me laissant seul avec cette interrogation, la première véritablement humaine depuis ma visite du « château » qui, jusqu'alors, était seulement ponctuée de chiffres, de lieux : combien d'ateliers...et d'élèves par atelier ? et de quels départements viennent-ils ?...J'ai appris plus tard que l'Institut Médico-Professionnel vivait une crise, au point que la veille de ma visite les 96 élèves, -on les appelait ainsi- avaient fait la grève, en refusant d'aller en classe et en atelier, pour protester contre certaines pratiques : en particulier, chaque mois, le coiffeur du village venait couper -bien ras- les 96 chevelures des adolescents, à une époque où la mode était aux cheveux longs.*

*Mais qu'est-ce qui a fait scandale en moi à cet instant précis ? « La boule à zéro », symbole militaire de l'uniformisation des personnes, du déni de la violence faite à chacun sous prétexte qu'on la fait subir à tous ? Sans doute, mais ceci n'explique que l'interrogation indignée ; mais le bouleversement intime, indicible ? Alain ne saura jamais combien il avait touché juste ! Il venait de bousculer la belle construction rationnelle que j'élaborais depuis mon arrivée afin de répondre à ma question : accepter ou refuser ce poste ? Et je compris plus tard, bien plus tard, que cet échange inattendu marquerait la rencontre, une vraie rencontre de personne à personne : Alain ne pouvait savoir que mon père, militaire tué alors que j'étais âgé d'un mois seulement, m'avait laissé inconsolé pour longtemps ; il ne pouvait pas savoir que ma mère s'était remariée avec un coiffeur qui augmentait ses revenus, nos revenus, en coupant - à ras ! - les cheveux des enfants d'un préventorium implanté aux environs de la ville où nous habitons.*

*Père manquant, beau-père trop présent, militaires et coiffeurs, symboles à jamais d'un drame, de mon drame d'enfant. Mais Alain, lui, que faisait-il dans cet internat ? Issu d'un milieu modeste, démuné même, il terminait sa première année, séparé de sa famille et de ses amis pour son bien futur - apprendre un bon métier - qui, dans l'ici et maintenant, lui était incompréhensible parce qu'insupportable, à moins que ce ne soit l'inverse. Ce désarroi qui télescopait irrésistiblement le mien, sans que je sache alors pourquoi, je lui donne aujourd'hui un sens qui n'est peut-être au fond - mais qu'importe ? - qu'une belle reconstruction, une jolie histoire qu'il me plaît de raconter, de me raconter : en âge d'entrer « à la grande école », on m'avait informé que le Conseil de famille avait envisagé de m'envoyer dans une contrée lointaine, à « l'École des Enfants de Troupe », car tel était un des destins possibles - pour leur bien futur... - des enfants dont le père était « Mort pour la France ».*

### **Marine, ou la question sans réponse.**

*Marine est une jolie petite fille de 8 ans : cheveux blonds, yeux bleus, minois délicat, nul doute que les fées de la séduction se sont penchées sur son berceau. Au milieu d'enfants aux visages où la trisomie éclate dans son évidence ou aux attitudes si repérables de la déficience ou de la maladie mentale, Marine attire par une sorte de scandaleuse normalité qui, de plus, se fait belle !*

*Bien que décidé à observer tous les enfants de la classe spécialisée, je me dirige spontanément vers elle, vers ce visage avenant et qui, en même temps, a un je-ne-sais-quoi d'étrange. Marine travaille à sa table d'écolière ou, plutôt, on jurerait qu'elle le fait : or, il n'en est rien. Empêtrée dans des angoisses massives et permanentes, Marine travaille à ne pas travailler car, selon la psychologue, le savoir est dangereux pour elle et cette prodigieuse inertie la protège. Spectacle fascinant que ce délicieux visage qui masque, comme il peut, les*

terribles tourments. Comme il peut car, assis près d'elle - trop près ? -, je vois soudain la douceur enfantine se muer en regard acquisé comme une lame de rasoir, j'entends la bouche proférer des mots brefs, saccadés, choisis pour faire mal. Puis l'ange-démon passe à autre chose : une sorte d'expression hautaine, tucuse de liens humains, froideur qui glace votre tendresse devenue soudain un fardeau dont on ne sait que faire...

En classe spécialisée depuis peu, Marine entraîne régulièrement sa maîtresse dans une spirale épuisante où la puissance de l'inertie de l'une se heurte à la volonté farouche de l'autre. Violence qui ne fait que révéler et renforcer au jour le jour celle de la situation : une enfant perdue, dont les souffrances ne sont pas atténuées car les parents n'engagent pas les soins nécessaires et qui survit, 6 heures par jour, « intégrée » dans un milieu qui, pour elle, est hostile... Intégrée par défaut en quelque sorte.

J'en ai connu de ces enfants perdus, enkystés dans leur mal-être, craintifs d'autant plus qu'on leur manifeste nos sentiments, comme si toute main tendue vers eux était une main levée sur eux. Marine a fait resurgir maintes interrogations qui m'ont accompagné tout au long de ma vie professionnelle. Jolie petite fille ai-je écrit : il est des enseignants qui affirment n'avoir jamais été troublés par ces petites séductrices qui ont jalonné leur carrière. Quelles habiletés à plaire, quelle détermination ai-je pourtant rencontré !

Mais si cette rencontre avec Marine m'évoque, un instant, les pièges auxquels les enfants nous exposent, un autre sentiment, plus étrange encore, prend bientôt la place, s'installe en moi et, une fois de plus, me laissera seul avec ma question. Si j'ai pu travailler, vivre avec des enfants et des adolescents « pas comme les autres » dès mon entrée dans ce métier, si la déficience intellectuelle des petits et des grands, la maladie mentale ou l'attitude délinquante des adolescents m'ont passionné sans jamais m'empêcher de penser, d'où vient que je ne peux « supporter » de partager la vie des jeunes enfants psychotiques ou, comme Marine, des enfants sur la crête qui, à tout moment, peuvent basculer dans l'irremédiable ?

Je me suis parfois risqué, par obligation, à me rendre en hôpital de jour et j'ai pu vérifier à chaque fois mon incapacité à penser, à réagir devant ces visages parfois si beaux, parfois marqués par d'indicibles horreurs ou, pire, apparemment tranquilles, indifférents au monde même. Leur contact me bouleverse et ma lâcheté m'a permis, la plupart du temps, d'échapper à la recherche - destructrice - du pourquoi. Alors, moi aussi protégé par ce renoncement qui fonctionne comme une inertie à penser efficace, je préfère sans doute y voir la figure de l'injustice impensable qui frappe des martyrs innocents. Ou la preuve que Dieu n'existe pas. Tout ce qui me maintient dans une apaisante rationalité.

## Viken ou la tragi-comédie de la vie

*Viken a sept ans. Il rentre à l'école primaire après une année de maintien en maternelle. Tout petit, la démarche balourde, Viken est cependant très à l'aise dans la communication avec l'adulte. Il parle « comme un grand ». En fait, ce qui pourrait être l'indice d'une maturité hors du commun, constitue pour lui un faux-self, une sorte de carapace artificielle chargée de contenir un moi complètement morcelé. Viken n'existe pas. Il est sa mère, son père, souvent les deux à la fois, parents combinés, prescripteurs du dire et du faire à tous moments et en tous lieux. Viken ne sait pas être lui ; de l'enfant, il ne montre que sa difficulté à grandir corporellement et son immense vulnérabilité qui perce incidemment derrière sa pseudo-assurance souvent mal adaptée. Viken ne sait pas être, alors il joue à être.*

*Malgré sa vivacité, Viken est inefficace. Il refuse d'apprendre à lire, encore plus à compter, argumentant fermement ses positions : « si j'apprends pas à lire, j'écouterai le journal à la télé ! » Il ne peut se concentrer cinq secondes sur une activité ; il ne sait que survoler, passer à autre chose, comme s'il lui fallait sans cesse liquider des affaires courantes qui l'empêcheraient d'être disponible, comme s'il fuyait le risque de se trouver. Quel étonnant petit bonhomme, avec ses grosses lunettes qui lui glissent sur le nez ! Il fait intellectuel, même dans sa façon d'évoluer : soupirs, mimiques, grands gestes de débordement face à un travail imaginaire toujours à recommencer, trop prenant, trop stressant, qui surmène... fffffff ! Viken essuie la sueur potentielle qui pourrait perler sur son front préoccupé. Viken est au théâtre toute la journée.*

*Je ne pourrai jamais oublier le jour où je suis allée le chercher dans sa classe - une classe bien traditionnelle, avec des rangées de bureaux alignés, des enfants de six ans, assis, disciplinés, penchés sur leur cahier d'écriture -. Viken est installé juste à côté du bureau de la maîtresse ; il a la tête dans son cartable, cherchant je ne sais quel objet. Je le surprends en m'approchant. Il se lève précipitamment, remonte ses lunettes et me regarde, l'œil par dessus : « Mes hommages, Madame ! ».*

## Jean, ou l'incapacité de penser.

*Jean avait 5 ans, un passé familial déjà trop lourd sur ses épaules, il déambulait dans ma classe comme un somnambule, sans voir les autres, ni moi, ni les choses. On ne savait jamais ce qui, brutalement, retiendrait son attention : un livre à déchirer, des craies à écraser... Il parlait un langage sans valeur communicationnelle, à peine articulé. J'étais sans expérience, paniquée par la gestion d'une classe unique - 6 sections, 25 élèves ! - et, pour mieux l'arrimer, accrochée aux programmes, oubliant dans mes exigences de « rentabilité scolaire » que la pédagogie est d'abord une rencontre.*

Je prenais Jean, parfois, dans mes bras pour retentir son errance. Appuyé sur ma hanche, il posait sa tête contre mon cou, continuant de serrer très fort, dans ses petites mains crispées, un papier, un crayon, un caillou, trésors gagnés lors de ses dernières conquêtes. Je faisais lire les CM2, et dans la tiédeur d'une ambiance un temps apaisée, je sentais ses tensions progressivement se relâcher. Il se serait peut-être endormi ; je me surprénais à rêver. Blotti contre moi, Jean cessait d'avoir peur. Les minutes, sereinement, à nouveau s'égrénaient. Les enfants, remis au travail, la vie pédagogique pouvait reprendre son cours.

Mais les temps d'accalmie n'étaient que de courte durée et, sur six heures par jour, ils n'en représentaient pas le dixième. Jean avait perpétuellement besoin de bouger, toujours mû par une sorte de fièvre exploratoire. Il fouillait tous les coins de la classe, faisait tomber les documents, les jeux éducatifs, sans intention malsaine, mais parce que pris dans son activité compulsive, lui dans son monde, et personne autour n'existait. Il ne faisait rien sur proposition. Sans opposition intempestive, il tournait seulement le dos et partait vers d'autres quêtes.

Une fois, mon exaspération fut telle que je prenais Jean fermement et l'asseyais sur sa chaise. Je criais non à Jean, « non, non et non ! » et Jean pleurait de son côté, refusant d'être immobilisé. Le silence s'était fait brusquement pesant dans la classe : les vingt-quatre élèves attendaient le déroulement des événements. Sans doute, ces spectateurs de mon impuissance, la résistance redoublée de Jean, cristallisaient davantage ma colère, une colère de maîtresse prise au piège et d'être humaine en pleine déréliction. J'ai essayé d'attacher Jean sur sa chaise, immobilisation plus symbolique que réelle, mais d'autant plus insupportable à assumer dans l'après-coup. Me fallait-il en passer par cet acte pour croire en mon autorité, -triste désespérance d'une volonté de domestication, inutilité et inrecevabilité d'un geste dérisoire qui, vingt ans après, me revient en mémoire- ?

Jean est parti en Institut Médico-Educatif pour enfants déficients moyens et profonds, suite à la visite d'une psychologue scolaire. Etrange destinée : j'ai fréquenté cet établissement spécialisé quelques années plus tard comme stagiaire-psychologue. J'y ai entendu parler de cette institutrice qui avait chassé Jean de l'école, alors que cet enfant présentait tant de richesses et, aujourd'hui, tant de révolte contre ceux qui l'avaient exclu.

N'a-t-il pas été question, dans cette douloureuse histoire, plus d'incompréhension que d'exclusion ? Pour exclusion, il faut avoir préalablement intégré et, dans ma jeunesse et mon inexpérience, Jean n'était pour moi qu'un pauvre lièvre, en marge de mon univers mental et pédagogique. Il ne me serait jamais venu à l'idée qu'il puisse avoir une place dans ma classe. Jean est aujourd'hui en hôpital psychiatrique et cherche encore et toujours à être contenu.